

Les mutations sociales : de la tradition à l'islam au Mali

par KANAMBAYÉ



« Celui qui se refuse à appliquer de nouveaux remèdes doit s'attendre à souffrir de nouveaux maux car le temps est le plus grand innovateur », Francis Bacon



Introduction

Le delta intérieur du Niger, vaste plaine alluviale dont les deux tiers sont inondés chaque année par les crues du Niger et de son affluent le Bani, a été d'une importance cruciale dans l'histoire de l'Ouest africain. La naissance des grands empires du Ghana, du Mali et Songhaï et le début de l'urbanisation sont des phénomènes étroitement liés à l'existence du fleuve Niger. La position stratégique pour le commerce et la richesse naturelle de cette région (terre arable, pâturage, poisson, gibier, oiseaux) ont attiré de nombreuses populations qui occupent chacune une niche écologique différente :

- Les Bozo et les Somono, groupes sédentaires ou semi-nomades, vivent principalement de la pêche dans des villages ou des champs à proximité du Niger ou du Bani, jusqu'au lac Debo. Les Bozo seraient, selon la tradition, les plus anciens occupants de la région.
- Les Peuhl, nomades éleveurs de bovidés, ont eu leur parcours de transhumance fixé par Cheikou Amadou au début du XIX^{ème} siècle. Actuellement, presque tous sont sédentarisés et conduisent leurs troupeaux à travers tout le delta intérieur du Niger, à la recherche de pâturages et de mares.
- Les Bamanan, essentiellement sédentaires, cultivent de mil et travaillent dans les zones émergées lors des inondations annuelles du Niger.
- Les Songhaï, pêcheurs et riziculteurs dans les zones inondables, sont concentrés au nord du delta, dans le Gimbala et le long du fleuve au-delà de Tombouctou.
- Les Bwa sont principalement des agriculteurs céréaliers et se regroupent dans le sud du delta.
- Les Dogon, également cultivateurs de mil, occupent le plateau central nigérien, la région de la falaise de Bandiagara, jouxtant la marge sud du delta.

Le delta intérieur du Niger est le berceau de l'empire Peuhl du Macina, fondé par Cheikou Amadou en 1818. La naissance de cet empire marque la sédentarisation et l'islamisation intensive de l'ethnie Peuhl et entraîne un changement radical de mode de vie des deltaïques. L'histoire ancienne du delta est surtout connue grâce aux fouilles archéologiques. Quelques précisions historiques sont notées dans les récits de voyageurs arabes et les chroniques locales : le Ta'rik es'sudan, écrit au 17^{ème} siècle par es'Sa'di, imam à Djenné et Tombouctou, et le Ta'rikh el-Fettach de Mahmoud Kati, dont une partie a été également écrite au 17^{ème} siècle.

La tradition orale garde très peu de souvenirs des périodes médiévales lointaines, mais elle témoigne en particulier de la période des restructurations étatiques qui affecta la région entre les 17^{ème} et 19^{ème} siècles. Le royaume Peuhl du Macina est particulièrement riche en témoignages locaux, connus grâce aux Ta'rikhs familiaux, soit des traditionalistes attirés, les griots.

« (...) à cette heure où l'islam envahit de plus en plus la terre d'Afrique, il est bon d'enregistrer sans retard des traditions qui ne sont pas encore tout à fait dénaturées dans les pays déjà islamisés et qui, dans les régions encore intactes, ont conservé ou peu s'en faut leur pureté. Ces traditions sont les suprêmes vestiges des croyances primitives de la race noire et, à ce titre, méritent d'être sauvées de l'oubli ». Elles le méritent encore du point de vue littéraire. Le fond de ces récits et la façon dont ils sont traités les maintiennent au niveau des contes populaires indo-européens ou sémites avec lesquels, d'ailleurs, ils offrent de manifestes ressemblances.

Dans les zones concernées par les enquêtes, l'islam se mélange à un double animisme. Ce double animisme comprend, d'une part, l'âme que ces populations se reconnaissent et qui est une parcelle renaissante de l'âme ou de l'esprit de l'ancêtre familial signalant cet ancêtre et, d'autre part, les esprits agissant des autres, puis l'esprit de l'ancêtre commun tribal, puis, au-dessus de tous, un esprit supérieur, divin, qui est Dieu.

D'une certaine façon, les populations s'assimilent tout aussi facilement à Mahomet, Bouddha ou Zeus, parce qu'elles se replient sur leur moi intérieur, et ceci explique en particulier l'orientalisme de leur manière de vivre.

En Afrique, la tradition englobe toutes les connaissances de l'homme. Elle se définit comme l'ensemble des faits qui se pratiquent de génération en génération dans des conditions bien précises. La tradition, liée aux groupes ethniques, à la religion, à la localité, est un fait de société. C'est pourquoi elle est variable selon la société et elle est surtout connue pour son caractère itératif : elle se répète dans des conditions et des événements précis.

La tradition dans sa diversité peut être écrite ou orale. C'est ainsi, faute d'écriture, que l'Afrique a longtemps été considérée comme un continent sans histoire, car tous les savoirs se transmettaient de

bouche à oreille et les griots ou maîtres de parole jouaient un rôle prépondérant dans la société à cet effet. La tradition africaine est donc une histoire de mémoire. Cependant tous les peuples du monde sont passés à un moment de leur histoire par la tradition orale, bien que celle-ci soit longtemps restée le seul moyen de transmission de savoir en Afrique. D'ailleurs, comme l'a dit Amadou Hampâté Bâ : « L'écriture n'est que la parole couchée sur le papier ».

Quelques points importants de l'enquête

Les festivités liées au fleuve Niger

Les festivités liées au fleuve Niger dans le delta intérieur sont nombreuses et variées, surtout dans le cercle de Djenné où nos enquêtes se sont déroulées. Peuplée en majorité de Bozo et de Somono, elle vit de l'eau, par l'eau et pour l'eau. Toutes les activités festives – course des pirogues, la danse des masques et marionnettes, etc. – sont donc généralement liées au fleuve Niger pour lequel sa population a une adoration presque divine. Pour organiser ces fêtes, certaines règles sont observées. La place de chacun est connue. C'est une société sagement organisée.

Origine des maîtres des eaux : les Tienta, maîtres de toutes les eaux

« Aujourd'hui, c'est le comble des combles : un muet dit à un sourd qu'un aveugle nous espionne », pleure D. Tienta, avant de nous expliquer comment les Tienta sont devenus les maîtres de toutes les eaux. « Les animaux aquatiques deviennent de plus en plus rares. Il n'y a plus d'eau et cela par la faute des hommes », continue le vieil homme.

Auparavant, il était impossible de pêcher sans faire au préalable des sacrifices appropriés. On sacrifiait des moutons, des chèvres, des coqs, des aubergines, selon la demande des génies. Aussi minime fût-il, il fallait sacrifier quelque chose.

Aujourd'hui, sous l'invasion de l'islam, les pratiques culturelles ont littéralement perdu leur sens. Il n'y a plus de contrôle. Quand on parle de pêche, c'est le laisser-faire ; un véritable désordre est né du mauvais soleil. Même les vieux ne cherchent pas à savoir si les sacrifices sont faits ou non. Chacun pense qu'il est pressé et le résultat est nul.

« L'islam a détruit la cause populaire. Même le soi-disant grand musulman sait très bien que la cessation de nos pratiques a fait casser le rythme de vie des populations locales. »

Chaque année, les Tienta sacrifient un gros bélier blanc en l'honneur des génies de l'eau. Il est indéniable que les sacrifices vont purifier l'eau du fleuve. Ce bélier est partagé par tout le monde. Hommes, femmes et enfants y sont invités.

Lors de cette fête, les Tienta, véritables maîtres des eaux, font des démonstrations magiques confirmant ainsi leur connaissance de l'eau et leur maîtrise de son contenu. Ils révèlent leur pouvoir parce que, selon D. Tienta : « le savoir n'est pas un bien qu'on garde pour soi seul, sinon, c'est qu'on ne connaît pas assez. »

Ce rituel a commencé avec Mama, l'ancêtre des Tienta. En voici l'origine :

Un jour, un vieux Bozo nommé Mama partit de Diafarabé pour se rendre à Koulinzé (zone située à 18 km de Kouakourou). Fatigué, il voulut se reposer sous un grand tamarinier qui offrait à profusion de l'ombre. Or, en Afrique, le tamarinier est considéré comme un arbre sous lequel se reposent les génies. Mais le vieil homme, sachant que les anciens étaient fiers et orgueilleux et qu'ils n'avaient pas peur, décida de dormir sous cet arbre.

A peine s'était-il endormi qu'un bruit le fit sursauter. Il se leva et regarda tout autour de lui ; il aperçut une jeune femme dont les tresses lui descendaient sous les reins. Lorsqu'elle voulut entrer dans l'eau, le Bozo lui demanda de ne pas partir si vite. « Je suis un homme, je veux partir à Koulinzé. Mais, très fatigué je me repose un peu avant de continuer mon chemin. Et toi qui es-tu ? ».

- « Je suis, moi aussi, un être humain et je vis dans l'eau », lui répondit la jeune femme.

Elle offrit de l'eau au vieux Bozo et accepta de rester avec lui. Lors de leur conversation, elle lui expliqua qu'elle était veuve et à la recherche d'une âme sœur. Elle convainquit son hôte de visiter son domaine avant de partir. Malgré tout, un doute subsistait chez le vieux Mama qui se demanda comment une personne terrestre pouvait vivre avec un être aquatique. La femme génie le rassura : « Il n'y a pas de problèmes, nous sommes aquatiques, mais nous vivons comme si nous étions sur la terre ferme, ne t'inquiète pas ».

- « Tiens moi par les épaules, lui dit-elle, puis plongeons dans l'eau ». Après quelques réticences, Mama lui obéit.

Arrivé sous l'eau, il aperçut une vie extraordinaire : le fond du fleuve était comme le jour du marché de Koulinzé. Il vit des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, des tas d'or partout. Bref, tout ce qu'un homme pouvait imaginer pour être heureux au monde. Tout ce qu'on pouvait trouver sur terre était là. C'étaient de véritables merveilles. Après cette vue panoramique sur ces fortunes fantasmagoriques, la femme génie lui proposa de l'épouser s'il voulait obtenir tout cela. Notre bonhomme se trouva dans un dilemme shakespearien : « je ne peux laisser passer cette opportunité, se dit-il, mais si je l'épouse, pourrai-je après le mariage voir mes frères du village ? ». La femme comprit l'inquiétude de son futur mari. Elle lui dit ceci : « Je sais à quoi tu penses, mais ne t'inquiètes pas. Tu peux aller sur terre autant que tu voudras ; le mieux pour toi serait quand même de ne pas m'oublier ».

Maintenant rassuré, il accepta de l'épouser et le mariage fut célébré entre un être aquatique et un être terrestre. Les nuits de noces durèrent une semaine et le Bozo pourrait désormais partir à Koulinzé. Mais avant, la femme génie lui demanda d'informer les gens de son village de ne pas pêcher le dimanche car, sinon, ils perdraient sept personnes. Et le mardi leur serait le jour le plus favorable.

Mama reprit ainsi son chemin pour Koulinzé. Une fois arrivé, il raconta son aventure et informa les habitants que la pêche du dimanche était désormais interdite.

« Hé ! N'écoutez pas ce type : il divague et ne sait même pas ce qu'il dit ; c'est un égoïste. Comme il est revenu fortuné, il empêche les autres de devenir comme lui. La pêche aura bien lieu le dimanche », s'écrièrent les jeunes du village. Malgré les conseils du vieux Mama, les indigènes de la localité restèrent sourds à ses recommandations et organisèrent la pêche.

A la fin de la pêche, sept personnes ne ressortirent pas de l'eau. Après avoir rejeté ce qu'ils avaient pourtant bien entendu, les villageois furent obligés d'accepter la réalité que leurs yeux avaient vue. Les paroles de Mama, auparavant considérées comme des idolâtries, devinrent de véritables prophéties. Un affolement total s'empara du village. Les joies de la grande pêche furent transformées en cris de désarroi et d'amertume.

« Quel malheur, quelle honte, quelle tristesse, se lamentèrent les habitants du village en soulevant les filets de ceux qui sont restés dans l'eau. »

Sur ce, le vieux Mama alla rendre visite à sa femme sous l'eau. Il revint une semaine plus tard au village où son arrivée fut triomphale : tout le monde l'attendait avec impatience. Accompagné du chef de village, un conseil se tint autour de lui et lui demanda quel était le sort des disparus :

« Avec toutes les excuses à l'appui, nous te demandons de nous dire quel est le sort de nos parents qui sont morts dans l'eau lors de la grande pêche », lui demanda le patriarche du village.

C'est ainsi que Mama hocha de la tête afin de leur assurer qu'ils n'étaient pas morts et se trouvaient, indemnes, sous l'eau, puis il ajouta : - « Cependant, un sacrifice est indispensable pour qu'ils reviennent parmi nous. Le sacrifice comprend un gros bélier blanc et un sac de riz ». Certains voulurent qu'on procède aussitôt à ces sacrifices, mais d'autres s'en moquèrent : « Aucun sacrifice ne peut ramener des noyés », s'écrièrent-ils.

Toutefois, les optimistes primèrent sur les pessimistes. Et, le matin de bonne heure, vieux et vieilles, jeunes et enfants se rendirent au bord du fleuve (lieu indiqué par le mari de la femme génie) pour l'exécution des sacrifices.

A peine eut-on fini de faire le sacrifice qu'on aperçut les revenants :

« Ils sont revenus ! Ils sont revenus ! », pouvait-on entendre.

Dorénavant il n'est pas difficile de croire que, dans la vie, on peut ne pas avoir quelque chose, mais il ne faut pas toujours nier ou réfuter ce que l'autre dit ou croit.

L'union de Mama le vieux Bozo et de la femme génie donna naissance à un garçon et une fille. Le garçon fut baptisé Zoumana et la fille Tôma.

Zoumana sortit de l'eau pour assurer la relève et s'occuper des espaces fluviaux et Tôma, la fille, resta sous l'eau pour s'occuper des espaces sous-marins.

Le vieux Bozo était un Tienta et c'est à partir de là que l'on explique la paternité Tienta sur l'eau et aussi leur propriété.

« Les enfants d'aujourd'hui sont têtus et croient difficilement les paroles des personnes âgées », regrette l'octogénaire qui nous parle. Ce rejet des vieux et de leurs connaissances a souvent des conséquences amères.

La danse des masques et des marionnettes

La danse des masques et des marionnettes est un événement traditionnel marqué par les manifestations de joie des populations locales du delta intérieur du Niger. C'est une des traditions qui restent authentiques jusqu'à aujourd'hui.

En milieu Bozo et Somono, c'était une fête organisée après une bonne pluviométrie. Qui dit une bonne pluviométrie, dit une bonne pêche. Généralement, c'est pendant la crue qu'on observait la sortie des masques et marionnettes. Depuis l'Indépendance, cette fête est organisée chaque 22 septembre, journée de la fête nationale du Mali. C'est une manière pour les populations deltaïques de mieux imprégner les jeunes des réalités sociales et de leur transmettre leur riche culture. Cette fête s'accompagne de tam-tam et de chansons extraordinairement belles. Pour véritablement participer à cette fête, il est nécessaire d'être un initié. Les marionnettes sont discrètement habillées dans un endroit clos dont seuls les initiés détiennent le secret. Cependant, ils sont tenus de garder silence jusqu'à leur mort sous peine, sinon, de mourir excommuniés.

La fête a lieu sur la place publique du village et il est permis à tout le monde d'y assister. Les masques et marionnettes sont habillés en tissus et représentent généralement des animaux aquatiques.

Notre informateur, D. Tienta, poursuit : « Dans la mesure où le fleuve apporte du bonheur aux populations, il est bien normal de manifester nos joies, car on y trouve beaucoup de poissons et on est satisfait. Quand le Bozo pêche et prend beaucoup de poissons, ce qui lui vient en tête, c'est de dire merci aux "Faros". Si le fleuve n'existait pas, il n'y aurait pas de poissons, et quand le Bozo ne prend pas de poissons, il n'est jamais content. Tout ce que le Bozo fait est lié au fleuve.

« Les marionnettes ont la forme de poissons ou de caïmans, animaux liés au fleuve. Même le tam-tam est confectionné à partir de la peau d'un animal, l'animal se nourrit d'herbes, il n'y a pas d'herbes sans eau. Donc quoi qu'on puisse dire, c'est grâce à l'eau. C'est grâce au fleuve.

« Les *Faro* sont les génies de l'eau. Ils vivent dans l'eau comme les hommes vivent sur terre. Quand on parle aussi du fleuve, il ne faut pas ignorer les *Faro* parce que quand les génies se fâchent, cela pourrait coûter cher. Des pinasses qui peuvent embarquer à bord plus de trente personnes, peuvent être renversées par les génies si on ne les honore pas, eux qui sont les vrais maîtres de l'eau.

« Comme l'homme sur terre, "Faro" est dans le fleuve. Et tout le pouvoir qu'un être humain peut avoir, lui est attribué. C'est un immense arsenal de connaissances qui se trouve dans le fleuve qui appartient véritablement à "Faro". C'est à lui de décider de sa destinée. S'il n'est pas d'accord, aucun trafic fluvial n'est possible. Les *faro* ont leur maison sous l'eau. Sous l'eau, ils ont tout ce qu'on possède sur terre.

« Un pacte a été signé entre les Bozo et les "faros", comme le pacte qui existe entre les Dogon et les Bozo. Il existe certains Bozo qui, lorsqu'ils descendent sous l'eau, reçoivent à manger et à boire. C'est un pacte de non-agression et d'amitié réciproque entre *Faro* et famille Tienta.

Malgré la disponibilité de nos informateurs, certaines questions telles que le pilotage des marionnettes restent sans réponse. « C'est un secret disent-ils, les secrets du Komo ne se racontent pas ; mais il paraît que c'est un génie d'eau qui pilote la marionnette... C'est un génie parce qu'en pays Bozo, nous vous l'avons déjà dit, tout ce qui se fait est lié au fleuve... C'est le *faro* qui vient aider les populations dans leur danse. En tout cas, c'est ce qu'on nous a dit ».

Il existe encore des manifestations organisées en l'honneur du fleuve, mais c'est généralement lors du 22 septembre et après une bonne pluviométrie que toute la commune de Kewa se retrouve pour le fêter. Après la danse, tout le monde se rend au fleuve pour assister à la course des pirogues, véritable moment de culte. Autrefois, il existait d'autres formes de fête plus authentiques que ce qu'on fait actuellement. C'étaient des fêtes organisées pour des pêches collectives. Quand par exemple *la mise en défense*¹ d'une pêcherie arrivait à son terme, certains passaient la nuit au bord du fleuve. D'autres partaient tôt le matin. Toutes les ordonnances prescrites par les génies du fleuve étaient payées : boules d'agassa, aubergines, tomates, bouc noir... On pouvait remplir les pinasses de cinq à sept tonnes de poissons.

Aujourd'hui, ces sacrifices sont jugés sataniques et les incantations magiques, blasphématoires. L'islam est la cause principale de l'abandon de ces pratiques.

Les mutations sociales : un pas vers l'islam

« Autrefois, l'islam n'était pas d'envergure », nous a-t-on dit. Cela était dû au nombre restreint de prêcheurs et de moyens de communication. L'accès à l'information était terriblement difficile et les populations locales se noyaient dans leur animisme. Il fallait que le prêcheur se déplace de village en village, sinon, on n'entendait jamais les enseignements du saint Coran.

De nos jours, le Coran est traduit dans de nombreuses langues et les prêcheurs poussent partout comme des champignons. De plus, les moyens de communiquer ses messages sont d'envergure. Il est devenu possible de prêcher partout et de toutes les façons : sur les places publiques, à la radio, à la télévision.

L'une des causes de l'effondrement des pratiques culturelles traditionnelles pourrait sans doute être la vulgarisation effrénée de la connaissance du saint Coran, son assimilation par des fidèles et leur adhésion massive à l'islam.

Or, jadis, même le plus téméraire n'osait pas prononcer le nom de Dieu pour faire un sacrifice de sang. « Allah hou akbar » n'existait pas chez les Bozo lors des sacrifices sur l'eau, mais il est blasphématoire, au regard de l'islam, de verser du sang sans prononcer le nom de Dieu.

Si, par exemple, le sacrifice destiné au Faro d'une mare ou d'une rivière est un bouc noir, un coq rouge ou un bœuf, il faut nécessairement égorger cet animal au *Dankan*¹ pour que son sang soit versé dans leur eau et honore ainsi tout simplement la demande des génies de l'eau. « Tout sacrifice fait en prononçant le nom de Dieu, ne serait qu'une chair à manger ». Il est donc nul et non avenu. Les génies bannissaient ainsi le nom du Tout Puissant. Or, pour les Bozo, le génie reste à jamais le seul maître de l'eau. « Ce que nous cherchons, ce sont les poissons et ce sont les génies qui ont le contrôle de ces vertébrés. En conséquence, ce sont eux qui doivent être les vrais destinataires », dit O. Kontao.

En conséquence, l'adhésion à l'islam n'a été qu'un masque sur la continuité des pratiques culturelles. Si, autrefois, les sacrifices offerts aux génies étaient pratiqués au vu et au su de tout le monde, ils se font plus discrètement de nos jours, de peur de violer publiquement les principes de l'islam.

En réalité, l'adhésion des Bozo à l'islam n'est que du bout des lèvres. Ils sont donc 100% musulmans et 100% animistes. Ce sont des archétypes de féticheurs habillés en pèlerins.

La pensée des populations deltaïques concernant l'eau et les génies de l'eau

Cette partie relate la pensée des populations cibles concernant l'eau et les génies de l'eau.

L'eau est source de vie, sans elle aucune vie n'est possible. Pour ces populations, conserver l'eau nécessite absolument la présence des *Faros*². Ainsi, selon D. Tienta, *Tisso*³ à Kouakourou : « C'est l'eau qui tient l'homme. Si tu passes trois jours sans boire, tu meurs. Avant, l'eau était plus importante que la nourriture. L'affaire des trous dans la terre est une affaire de vie, car si tu creuses un puits, les vies peuvent être en danger. Les puits sont animés par des êtres invisibles auxquels on offre des sacrifices, ce sont les Faros ».

Il poursuit : « Si toutefois pour l'homme, l'eau est un élément vital, de même la coexistence avec les génies s'avère tout aussi importante pour l'eau. L'absence des génies dans l'eau explique largement son tarissement. Donc, il nous arrive de dire que les *Faro* constituent les fibres de l'âme de l'eau ». C'est pourquoi B. Nientao, pêcheur à Koa, nous dit ceci : « C'est le *Faro* qui tient l'eau. Pour qu'il y ait de l'eau, il doit y avoir le *Faro*. Celui-ci cohabite sans problème avec les autres génies. Mais nous, à la saison des pluies, nous devons faire leur sacrifice à part. Il n'y a pas d'eau sans *Faro*. Qu'une mare soit petite ou grande, si le *Faro* est dedans, l'eau ne tarit pas vite. Et si dans un lieu, l'eau ne tarit pas c'est qu'il y a un *Faro* en ce lieu. Par contre, si la "chose de l'eau" quitte l'eau, il ne va pas tarder à tarir. »

¹ *Dankan* : rive du fleuve où les piroguiers faisaient traverser les guerriers locaux.

² *Faro* : nom donné aux génies de l'eau en langue Bozo.

³ *Tisso* : chasseur en Bozo

Des sacrifices sont donc nécessaires pour maintenir les génies : « Les génies d'eau se déplacent régulièrement d'un lieu à un autre. Si on ne leur donne rien, alors ils coupent les liens avec les hommes. Ainsi, le *Faro*, s'il est fâché, fait ses bagages et part. Alors, les gens commencent à avoir des problèmes pour trouver de l'eau. Aussi lui font-ils des sacrifices et des offrandes quand il est là, afin qu'il ne parte pas. Le *Faro* voyage. Le problème, c'est quand il part trop longtemps. Dans ce cas, il faut impérativement le faire revenir si on veut avoir de l'eau. Le seul moyen est de lui faire des offrandes et de l'appeler. Alors on l'appelle au bord d'un puits et quand il pleut, il se transforme en bélier et entre dans la mare. Mais si le *Faro* n'est plus là, alors le puits peut tarir complètement. L'eau est un monde à part, car les êtres les plus extraordinaires et les plus puissants vivent dans l'eau, un monde ambivalent. Comparé à certains éléments du monde des humains, il est identique à celui que nous vivons, mais sous d'autres aspects, il est fort différent. L'eau dissimule au fond d'elle une beauté sans égale, caractérisée par d'autres vies qui lui sont propres : les animaux aquatiques ».

Les contes

Dans le delta intérieur du Niger, les contes font aussi partie des pratiques culturelles. La place du conteur est bien connue dans la mesure où ses contes contribuent à la formation des enfants et dénoncent les tares de la société. A travers les contes ci-dessous, nous pouvons voir comment le Bozo perçoit tout son environnement, y compris le fleuve.

L'âne et le crocodile

Il était une fois un crocodile surpris par le tarissement d'une mare. L'animal désespéré ne savait que faire pour rejoindre le fleuve. Un âne errant le trouva dans cette situation de désespoir et lui demanda : - « Que faites-vous dans cette mare sans eau, alors qu'à ma connaissance, vous êtes aquatique ? »

Le crocodile lui répondit : « Hé ! mon ami, mon cher ami, je suis surpris par le tarissement et je n'ai aucun moyen pour retrouver le fleuve. Pouvez-vous m'aider à me transporter jusqu'au fleuve ? Je vous serai reconnaissant jusqu'à la fin de mes jours .»

L'âne accepta de porter le crocodile jusqu'au fleuve. Il voulut le déposer sur la berge, mais le crocodile le supplia de le mettre dans l'eau jusqu'à une certaine profondeur. Quand il vit qu'il se trouvait dans une situation qui lui était favorable, il demanda à l'âne de le descendre. L'âne accepta ses remerciements et voulut rejoindre les siens. Soudain, le crocodile attrapa l'âne par les pattes et lui dit : « Mon cher ami, je suis conscient que tu m'as rendu un grand service, mais j'ai faim, j'ai très faim et je vais devoir te dévorer ».

L'âne surpris par ce message perfide le supplia en vain. Pendant leur discussion houleuse, plusieurs animaux arrivèrent, se présentèrent et demandèrent à l'âne ce qui l'avait amené dans l'eau. Il s'expliqua sincèrement. Malgré la situation terrible qui l'accablait, tous les animaux dirent au crocodile de dévorer l'âne. La situation devint encore plus grave juste, mais au moment où le crocodile voulut assouvir sa faim, le lièvre surgit aussitôt et demanda à l'âne ce qui s'est passé. Il lui expliqua le drame : pour avoir rendu un service au crocodile, je suis obligé de subir sa dure loi de carnivore.

C'est ainsi que le lièvre demanda au crocodile de lâcher les pattes de l'âne et lui dit qu'il avait une petite question à poser à ce dernier. Le crocodile accepta. Le lièvre dit alors à l'âne : « Mon ami, dis-moi là où tu as laissé tes pattes postérieures d'antan ? Alors, l'âne se rappela du coup qu'il possédait des pattes bien solides. Alors, il prit brusquement la fuite et le crocodile se lança à sa poursuite. En se sauvant, l'âne donnait des coups de sabot au crocodile, le blessant de toutes parts. Jusqu'à aujourd'hui, ce sont les cicatrices des blessures des coups de sabot de l'âne qui constituent les taches que l'on voit sur le corps du crocodile qui, autrefois, était aussi lisse que l'hippopotame.

Ce conte nous révèle que la crédulité peut souvent nous conduire à la mort. Néanmoins, un bienfait n'est jamais perdu car, malgré la candeur de l'âne qui s'est facilement laissé berner, il bénéficia de l'intervention salvatrice du lièvre !

Les coépouses

Il était une fois un roi qui avait deux femmes : Kanoumama et Djémama. Kanoumama, la première épouse, était la reine. Elle voulait se débarrasser de sa coépouse. Alors, elle demanda au roi la permission de faire la lessive au bord du fleuve avec sa coépouse, mais son mari rejeta sa requête une première fois. Malgré tout, Kanoumama continua de le harceler jusqu'à ce que la faveur demandée lui soit accordée. Avant de se rendre au fleuve, elle promit aux génies de l'eau de leur

sacrifier sa coépouse. C'était juste une histoire de jalousie : elle voulait garder le roi pour elle, et elle seule.

Le jour venu, elle alla au fleuve avec Djémama. Après la lessive, chacune d'elle fut appelée à se baigner dans le fleuve. Alors qu'elles se baignaient, la reine se précipita pour sortir de l'eau en faisant croire à l'autre qu'elle devait ranger les habits qu'elles venaient de laver. La pauvre Djémama la crut aveuglément, ignorant qu'elle serait ainsi sacrifiée aux génies. Kanoumama plia ses habits et rentra à la maison sans dire mot à Djémama.

Dès qu'elle fut partie, Djémama fut saisie par les génies de l'eau. Lorsque Kanoumama arriva à la maison, le roi l'interrogea sur le sort de sa coépouse. Elle lui répondit sans vergogne qu'elles n'étaient pas ensemble.

Généralement quand les génies saisissent quelqu'un, l'eau devient très agitée. Voyant l'agitation de l'eau, plusieurs personnes accoururent au bord du fleuve où elles ne trouvèrent que les habits de la coépouse.

Quelques jours plus tard, le roi informa les parents de la pauvre femme de son décès dont la nouvelle de son décès se répandit comme un écho dans toute la contrée.

Les parents de la défunte et leurs amis vinrent présenter leurs condoléances à la famille royale. Cette délégation était accompagnée d'une griotte. Au cours de leur séjour endeuillé, la griotte se rendit au fleuve, près du village, pour y puiser de l'eau. Lorsqu'elle plongea sa gourde dans l'eau, les génies demandèrent qui faisait ce bruit. Elle répondit que c'était elle, la griotte Pamata qui en était l'auteur. Insatisfaits, ils reposèrent la même question. Elle répondit de nouveau qu'elle était la griotte Pamata, venue présenter ses condoléances au roi pour le décès de Djémama.

Les génies lui dirent que cette femme n'était pas morte et qu'ils l'avaient gardée dans l'eau. Pamata informa de la situation les gens qui se trouvaient au bord du fleuve. Mais tous gardèrent le silence. Revenue dans la maison du roi, la griotte lui annonça la nouvelle : « Ta femme n'est pas morte, mais elle a été sacrifiée aux génies de l'eau par la reine ! »

C'est ainsi que le roi, accompagnée d'une forte délégation, y compris la griotte, se rendit au fleuve. Arrivée sur les lieux, la griotte plongea de nouveau sa gourde dans l'eau et les génies lui posèrent la même question. Elle leur dit qu'elle était venue pour les condoléances de la femme du roi. Les génies lui dirent que la femme n'était pas morte, mais qu'elle avait été sacrifiée par sa coépouse et qu'elle est saine et sauve. Alors, le roi voulut descendre dans l'eau pour récupérer son épouse, mais quelqu'un l'en empêcha et lui dit qu'un homme communiquait très bien avec les génies. Le roi se rendit chez ce monsieur et lui expliqua son problème. Celui-ci lui demanda de lui donner des boules d'akassa et beaucoup d'aubergines. Aussitôt, le roi s'exécuta, fit les sacrifices aux génies et Djémama fut libérée.

A son retour, elle était encore plus belle qu'auparavant. Le roi ordonna à ses serviteurs de conduire sa mégère de reine aux génies du fleuve. Elle fut offerte aux génies qui lui enlevèrent le nez et le nombril et elle mourut misérablement.

Dans la vie, tout mal que l'être humain fait à son semblable peut se retourner contre lui-même d'une manière ou d'une autre !